

« Derrière les minorités, il y a des individus »

Les témoignages que vous avez recueillis le montrent : il n'y a pas, d'un côté, les discriminés, de l'autre, les discriminants. Comment saisir cette réalité complexe ?

► La discrimination ne se joue pas dans un vide social. On peut être discriminé et fortement stigmatisé, à l'image du jeune Maghrébin de banlieue en proie à des remarques racistes et à une présentation négative dans les médias... A l'inverse, on peut être objectivement discriminé mais peu stigmatisé – c'est le cas des femmes –, ou stigmatisé sans être forcément discriminé, comme les personnes homosexuelles, qui peuvent essuyer des insultes ou être rejetées par leurs proches mais ne sont pas discriminées, au sens où elles se voient moins refuser un logement ou un travail. La perception que l'on a d'être discriminé ou pas varie aussi selon sa compétence, sa qualification ou sa position sociale. C'est assez paradoxal. Lorsque vous êtes en bas de l'échelle sociale, vous êtes objectivement plus discriminé que si vous êtes en haut. Or le sentiment de discrimination, lui, est presque inverse.

Comment cela ?
 ► En bas, la discrimination se mêle à mille autres problèmes sociaux – vous subissez le chômage comme les autres, vous êtes mal payé comme les autres, vous vivez dans un quartier compliqué, comme les autres. Mais, lorsque vous avez vaincu tous les obstacles de la discrimination et réussi à grimper après une belle ascension économique ou sociale, et qu'on vous fait comprendre que vous ne serez jamais patron parce que vous êtes une femme ou parce que vous avez une origine étrangère, un sentiment

de injustice extrêmement violent s'empare de vous.
La discrimination est l'envers des sociétés démocratiques ?
 ► On pourrait, en effet, énoncer le théorème suivant : plus vous êtes l'égal des autres, plus vous vous sentez discriminé. Dans le Sud esclavagiste américain que dépeint Quentin Tarantino dans son dernier film, *Django Unchained*, les Noirs sont au-delà de la discrimination, ils sont considérés comme des êtres inférieurs.
Pourquoi les enfants d'immigrés ont-ils le sentiment d'être plus discriminés que leurs parents ?
 ► Quand vous êtes immigré, vous savez que vous n'êtes pas un citoyen du pays qui vous accueille ; vos références sont celles de votre pays de naissance, dans lequel votre situation n'était pas bonne. Donc, vous pensez : « On ne me traite pas en égal, mais c'est le destin habituel de l'immigré. » Les enfants d'immigrés, eux, sont nés en France, ils sont allés à l'école française, ils se sentent français, et ils ont du mal à louer un appartement comme les autres Français, ils se font sans arrêt contrôler par la police... Et lorsqu'ils allument la télé, ils découvrent qu'ils constituent un problème pour les autres Français, qui voient en eux une menace pour l'identité et la culture nationales. Le stigmate dont ils sont victimes est une construction politique ; notre problème d'identité devient le leur. Ce qui provoque chez eux de la colère, contrairement à leurs parents et à leurs grands-parents.
A ce sujet, le témoignage de Nordine est particulièrement saisissant. Ce jeune Français d'origine marocaine a fondé

une petite entreprise, une famille, il a des amis, et pourtant de ses mots jaillit une rage intarissable. Que faire face à tous ces Nordine emprisonnés dans leur ghetto intérieur ?

► Nordine ressemble beaucoup aux personnages de la littérature noire américaine qui se constituent à partir du racisme. C'est une figure du ghetto urbain, spectaculaire, mais elle ne doit pas masquer les autres, moins problématiques. Les personnes que nous avons interrogées ne se disent pas discriminées du matin au soir. « C'est comme la météo », disent-elles, ça varie. Sur le plan individuel, la plupart des gens s'en sortent plutôt bien ; ils ont des amours, des amis, un travail. La première chose à faire pour sortir les Nordine de leur ghetto, c'est d'arrêter de les transformer en un problème social et national. Notre enquête a été réalisée durant les derniers mois de la présidence de Nicolas Sarkozy. Imaginez ce qui peut se passer dans la tête d'un descendant d'immigré sans histoire, lorsqu'il entend : « La France irait très bien sans des gens comme vous. »

Paradoxalement, les personnes interrogées disent se sentir mieux reconnues par la droite.

► Elles disent que la droite n'aime pas les minorités, mais qu'au moins elle tient compte de leurs particularités, même si c'est pour les critiquer, alors que la gauche les aime bien, mais refuse de voir leurs différences, au nom de son universalisme. Notre enquête met en lumière un point essentiel : derrière les minorités, il y a des individus, qui demandent à être vus comme des individus. « Je suis moi, et reconnaissez-moi comme tel », disent-ils. Ils détestent ceux



J.-P. GUILLOTEAU/EXPRESS

« Pour sortir les Nordine de leur ghetto, il faut arrêter de les transformer en problème social et national »



O. LABAN-MATTE/AFP

qui leur assignent une identité. Qu'il s'agisse des racistes ou des sexistes, qui leur disent : « Vous êtes arabes, donc vous êtes violents ; vous êtes une femme, donc vous êtes stupide. » Ou qu'il s'agisse de ceux qui prennent leur parti, en martelant : « Vous êtes des victimes, vous êtes les descendants des colonisés, etc. » D'ailleurs, les propos qu'ils tiennent à l'égard des institutions qui les défendent ne sont pas extrêmement chaleureux.

Que pensent-ils de la discrimination positive ?

➤ Ils y sont très favorables lorsqu'elle favorise leur représentation dans la société, mais, lorsqu'il s'agit d'un processus de sélection distinct permettant d'accéder à l'emploi ou aux études, ils trouvent cela humiliant. Ils pensent aussi que le dispositif, en s'adressant aux meilleurs d'entre eux, laisse tous les autres sur le carreau.

L'hôpital semble avoir mieux réussi que les autres.

➤ A l'hôpital, le malade est considéré comme l'un des acteurs de sa guérison, ce qui suppose que

le personnel soignant tienne compte de son histoire et de sa singularité. L'école, elle, produit des groupes homogènes en termes de niveau, de « race » et de « sexe » – il y a des écoles où les élèves ne sont qu'arabes ou africains – et elle ne sait pas quoi faire de ces publics.

A-t-on fait fausse route dans la promotion à tout bout de champ de la diversité ?

➤ Nous parlons plus de la diversité que nous ne la promouvons. Avant toute chose, il faut régler les problèmes sociaux classiques – l'accès au logement, à l'emploi, etc. Les institutions doivent aussi accepter de s'ouvrir pour que ces minorités se sentent représentées dans la société française, mais, je le répète, ces minorités doivent être traitées à travers les singularités individuelles. Lorsqu'un fort sentiment d'injustice sociale existe, il doit trouver une expression politique ; dans le cas contraire, ceux qui le ressentent s'en fabriquent une autre, et celle-ci peut être problématique, à l'image de l'extrémisme religieux.

DIVERSITÉ

Une famille franco-marocaine, à Montreuil (Seine-Saint-Denis). A chacun son histoire : ne pas être stigmatisé, c'est d'abord ne pas être réduit à une identité ethnique ou culturelle.

A trop vouloir intégrer les différences, ne prend-on pas le risque de fissurer notre ciment républicain ?

➤ Nous vivons une transition d'une importance considérable. La France, y compris laïque et républicaine, a toujours aimé se représenter comme une société de civilisation chrétienne, blanche, homogène, intégrée culturellement dans une nation. Mais, depuis trente ans, elle est devenue plurielle. Cette révolution, que connaissent d'autres pays d'Europe telles l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, suscite de l'inquiétude. Il y a ceux qui se rallient à l'extrême droite sans être forcément xénophobes parce qu'ils veulent revenir dans la communauté nationale qu'ils ont rêvée ; et ceux, plus à gauche, qui souhaitent renouer avec la République de jadis. Mais ni les uns ni les autres ne retrouveront « leur » France. Cela, nous avons particulièrement du mal à l'admettre, nous, Français, parce que nous sommes plus républicains et nationaux qu'aucun autre pays d'Europe. ●

Pourquoi moi ? L'expérience des discriminations, par François Dubet, avec Olivier Cousin, Eric Macé et Sandrine Rui. Seuil.

PROPOS RECUEILLIS PAR CLAIRE CHARTIER